

**CRITIQUE, festival. 20ème
LILLE PIANO(S) FESTIVAL, les
15 et 16 juin 2024 : Marathon
MOZART. Orchestre National de
Lille, Pierre-Laurent Aimard,
Adam Laloum, Jonathan
Fournel, Cédric Tiberghien,
Alexandre Bloch, Jean-Claude
Casadesus, Joshua
Weilerstein...**

**SALUONS d'abord les producteurs d'avoir
choisi la thématique des 20 ans du
festival autour de
Mozart. C'est même un
« *marathon* » qui
s'offre ainsi aux
quelques... 13 000
spectateurs venus
lors de ce cru 2024.
Très identifié et
largement plébiscité,**



le Lille Piano(s) Festival affiche une belle maturité qui l'inscrit désormais parmi les festivals de piano les plus complets et les plus intéressants de l'heure.

Il y en avait pour tous les goûts et pour toutes les envies. Diffusé dans toute la ville, en divers lieux, – occasion de battre le pavé lillois [et donc (re) découvrir l'espace urbain et la grande diversité des architectures de la métropole du grand Nord), le Festival 2024 a déployé une édition parmi ses plus convaincantes.



RÉCITAL DE RODOLPHE MENGUY (le 16 juin, 14h30)... Parmi les récitals solos celui de **Rodolphe Menguy** (à la Gare Saint-Sauveur) n'a pas manqué de satisfaire nos attentes, dans le choix des œuvres d'abord [pièces rarement jouées en concert], dans une approche engagée, crépitante et idéalement contrastée même,

révélant un pur tempérament, impétueux voire mystique, en particulier dans la (redoutable) Sonate en si de Liszt. [Lauréat \(2ème Prix\) du dernier Concours international Les Étoiles du piano à Roubaix \(nov 2023\)](#), le jeune pianiste est un talent à suivre désormais.

Le luxe du Festival est la présence emblématique de **l'Orchestre National de Lille** [qui certes en est

l'organisateur]. La forme concertante et les vertiges symphoniques sont des mets de choix qui en font tout l'attrait. De fait ce sont les concerts symphoniques, soit les Concertos qui auront été les plus enthousiasmants ; permettant de mesurer et de suivre l'écriture mozartienne ; avec d'autant plus d'intérêt que chaque programme bénéficiait de courts commentaires d'un conférencier sur scène, prodiguant de courtes et pertinentes analyses des œuvres et de leur contexte.

CONCERTOS MOZARTIENS... Tout l'enjeu des concertos mozartiens est l'acquisition d'un public [en particulier viennois... lequel se montrera définitivement imperméable], Wolfgang à Vienne dès 1782, se cherche spectateurs et protecteurs, s'ingéniant à renouveler totalement le genre, entre grâce, vérité, profondeur, éclat dramatique... Avec raison le conférencier soulignait la nature expérimentale de chaque concerto, les audaces et les traits de génie de chaque partition ; ... où le compositeur ose, teste, innove, surprend toujours... Infatigable mais perfectionniste, le génie mozartien délivre dans ses Concertos des trésors sonores qui interrogent encore et touchent par leur sincérité souvent grave et profonde.

Le cycle en 3 jours permet d'évaluer de façon exceptionnelle et sur un temps resserré, le génie de Mozart dans une forme musicale dont l'architecture fascine autant que le chant ; symbole fort : pour se faire, **les 3 chefs du National de Lille** étaient impliqués, chacun proposant une trilogie de concertos, enchaînés sans pause : **Alexandre Bloch** (Concertos n°23, 10, 21), **Jean-Claude Casadesus** (n°25, 26, 27), **Joshua Weilerstein**, directeur musical nouvellement nommé (n°13, 20 et 24).



Les 3 chefs du National de Lille, réunis pour les 20 ans du Lille Piano(s) Festival 2024 / Ugo Ponte / Joshua Weilerstein, Jean-Claude Casadesus, Alexandre Bloch.

FRATERNITÉ MUSICALE... Plus qu'un jeu de confrontation et de dialogue, (creusant l'antagonisme ou la distance orchestre / soliste), c'est surtout l'esprit d'une fusion fraternelle qui s'avère prodigieuse et dans le cas des concerts écoutés, cette entente écrite et réalisée entre le clavier et les instruments de l'Orchestre qui a permis plusieurs miracles. Une fraternité en somme, à hauteur humaine, se réalise dans le jeu musical ; s'affirme selon les sensibilités et l'alchimie des associations, entre solistes et orchestres invités... Car outre les instrumentistes du National de Lille, **l'Orchestre Royal de chambre de Wallonie** était activement sollicité, défendant intensément, avec une remarquable énergie, l'activité d'une formation collective et chambriste. Le secret est là : chaque note, chaque phrase que compose

Wolfgang, est une déclaration, une confession intensément vécue de l'intérieur. Les grands concertos convergent tous de la même manière vers une expression essentielle et juste, souvent tendre, redoutablement grave, qui écarte toute dilution.

CONCERT DE CLÔTURE... C'est assurément l'enseignement du concert de clôture (dim 16 juin, Nouveau Siècle, 20h), en particulier du dernier **Concerto pour piano n°20 kv 466** dans lequel comme un funambule hypersensible **Jonathan Fournel** éclaire la texture grave et profonde, lumineuse pourtant et d'une tendresse infinie ; il est vrai, soutenu, et même porté par le nouveau directeur musical du **National de Lille, Joshua Weilerstein**, tout en précision, intériorité, saisissants contrastes. Dans les faits, le nouveau maestro marque les esprits ce soir (pour son premier concert public au Nouveau Siècle, depuis sa nomination) car il recherche constamment cet équilibre global, des respirations amples et partagées, les couleurs et les nuances pour chaque prise de parole par les instruments (bois, flûte et cors) quand ces derniers enveloppent (et de quelle façon) le chant (faussement solitaire) du clavier... l'écoute, l'élégance et toujours cette urgence qui exprime la tension intérieure, font mouche; ils nourrissent cette fraternité musicale que nous avons évoquée précédemment. On comprend dès lors pourquoi Beethoven fut à ce point admiratif de l'opus (qu'il joua lui-même, comme ... intermède lors d'une représentation de l'opéra de Mozart, La Clemenza di Tito).



Aux saluts, Joshua Weilerstein et les 3 pianistes, Pierre-Laurent Aimard, Adam Laloum, Jonathan Fournel (© Ugo Ponte)

Ce soir, la diversité des approches est un festival d'accomplissements. Avant ce n°20 bouleversant, c'était **Adam Laloum**, d'une exquise finesse et lui aussi tout intérieur, dans le **Concerto n°24 kv 491**. Dans ce rare opus en mineur, – qui fut aussi de façon exceptionnelle plutôt bien accueilli par les Viennois, pianiste et chef éclairent la maturité du ton, ce sentiment de solitude et de dépouillement viscéral (que l'on avait également remarqué dans la même pertinence, la veille, dans le **Concerto n°27** sublimé par l'introspection saisissante du même **Adam Laloum**, en fusion totale avec le chef **Jean-Claude Casadesu**). Auparavant, c'était **Pierre-Laurent Aimard** qui offrait une lecture printanière et jaillissante du **Concerto n°13 kv 415** (particulièrement court mais d'une intensité contrastée elle aussi spectaculaire) ; comme enjoué

et d'une vivacité régénérée, le pianiste en totale complicité avec le chef développe un jeu riche en fraîcheur et tendresse dont les phrasés enchantent par leur justesse, leur intensité, leur fragilité. Jusqu'au toucher si particulier qui fait sonner le piano à queue comme un pianoforte : clair et claironnant, d'une lumineuse facétie, impressionnante par ses élans et ses rebonds. Une approche très incarnée d'autant plus juste dans ce Concerto brillantissime (avec timbales et trompettes), et dans lequel Mozart exploite avec une rare finesse (et connaissance) l'esthétique « Sturm und Drang ». Magistrale soirée.

La veille (samedi 15 juin, 20h, également au Nouveau Siècle), les festivaliers ont pu vivre une expérience semblable grâce à la complicité toute en nuances entre le chef, **Jean-Claude Casadesus** et le pianiste **Abdel Rahman El Bacha**. La soirée affirme une hauteur de vue sans égal, et un fourmillement d'idées qui chacune éclaire davantage la complicité souterraine entre le chant du piano et la parure orchestrale que Mozart lui réserve, affectueusement, amoureuxment. Ainsi sont réalisés les **Concertos pour pianos n°25 et n°26** pour lesquels le pianiste **Abdel Rahman El Bacha** déploie tout en fluidité et grâce un chant apaisé et profond, melliflu que la baguette de **Jean-Claude Casadesus** enveloppe d'une intériorité toute fraternelle : en formation chambriste, les instrumentistes du National de Lille veillent à l'équilibre, l'éloquence des timbres, d'infinies nuances qui font ce scintillement continu en transparence et clarté. Ce Mozart fluide et coloré touche au cœur, préparant au **Concerto n°27** où **Adam Laloum** affirme dans une même gravité et tendresse, une inéluctable introspection qui foudroie.



Jean-Claude Casadesus et Abdel Rahman El Bacha

Forge musicale, intense et diverse, Le LILLE PIANO(S) FESTIVAL pour ses 20 ans, affirme une cohérence exemplaire ; il a désormais l'ambition de sa réputation; le spectre des propositions était large ; chaque programme complémentaire des autres, proposant la gamme de claviers la plus étendue et ce dans tous les genres (les Goldberg à l'accordéon par **Fanny Vicens**, l'intégrale des Sonates de Mozart dans l'esprit là encore d'un « marathon » au Conservatoire de Lille par **Herbert Schuch**, piano..., jusqu'aux sonorités et rythmes caribéens avec l'excellent **Mario Canonge Trio**)... De loin, parmi toutes ces expériences musicales enthousiasmantes, **le ciné-concert du**

dimanche matin (16 juin à 10h30), réunissant les familles et les cinéphiles a réalisé ce que chacun était venu chercher : retrouver une partie de son âme d'enfant, se laisser porter, s'émerveiller et partager : l'improvisateur et compositeur **Paul Lay**, qui au préalable a expliqué en quoi consistait le jeu d'improvisation pendant la projection, a relevé parfaitement le défi, certainement inspiré par le film en question, « **Charlot Boxeur** », séquence elle aussi...mozartienne, pleine de charme et de tendresse. Rendez-vous est pris pour l'édition 2025.

Toutes les photos Lille Piano(s) Festival 14>16 juin2024 © Ugo PONTE

LIRE aussi notre présentation du LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2024, 20 ans :
<https://www.classiquenews.com/lille-pianos-festivals-2024-les-14-15-et-16-juin-2024-orchestre-national-de-lille-marathon-mozart-15-concertos-integrale-des-sonates/>

[Lille piano\(s\) festivals 2024, les 14, 15 et 16 juin 2024. Orchestre National de Lille, Marathon Mozart \[15 concertos, intégrale des Sonates\]...](#)

**CRITIQUE, concert. LYON,
Auditorium Maurice Ravel, le
15 juin 2024. SAINT-SAËNS /
BERLIOZ. Orchestre National
de LYON, Marie-Ange Nguci
(piano), Nikolaj Szeps-
Znaider (direction).**

C'est en beauté que s'est conclue la saison 23/24
de l'Auditorium-Orchestre de Lyon, avec la
formation symphonique "maison" que dirigeait son
directeur musical, le chef-violoniste danois
Nikolaj Szeps-Znaider – qui nous avait
enthousiasmés [dans une bouleversante 9ème
Symphonie de Mahler, in loco, en mars dernier.](#)



Comme tour de chauffe, le chef et la phalange lyonnaise offrent un court extrait du "*Ludus Pro Patrio*" ("La Nuit et l'Amour") d'**Augusta Holmés**, très belle pièce symphonique qu'ils ont gravée récemment ensemble pour le label du Palazetto Bru Zane. C'est ensuite le plus roboratif *Concerto pour piano n°2* de **Camille Saint-Saëns** qui est donné à entendre, ici interprété par la pianiste française **Marie-Ange Nguci** – qui nous a, quant à elle, beaucoup impressionnés dans le *Concerto n°3* de Beethoven à Nantes en début de saison. Ce concerto est tout dédié à la virtuosité du soliste et exige de l'orchestre des qualités d'accompagnement à l'équilibre délicat et des moments chambristes d'une grande subtilité. Dès sa première et somptueuse intervention *solo*, Marie-Ange Nguci se montre magistrale : la puissance et l'élégance mêlées. Comme porté par cette excellence, le chef obtient de son orchestre des accords pleins et expressifs avant de laisser le hautbois chanter avec le piano. Le tapis délicat des cordes, la subtilité des cors, subjugué le public par une fusion complète avec la pianiste. Puis le dialogue s'avère vivant, émouvant et éblouissant de vérité. Une pianiste, toutes oreilles ouvertes, et des musiciens d'orchestre laissant

circuler cette musicalité partagée, stimulés de la délicate gestuelle de Szeps-Znaider. Particulièrement acclamée, la soliste offrira deux bis à un public conquis.

En seconde partie de soirée, place à ce qui est peut-être le cheval de bataille de la phalange lyonnaise : la *Symphonie fantastique* de **Hector Berlioz**. L'interprétation captive dès les premières mesures, grâce à des phrasés d'une subtilité exaltante, et des couleurs ciselées et variées. En architecte, le danois porte l'orchestre jusqu'à ses ultimes limites expressives, dévoilant une écoute dramatique d'autant plus juste que Berlioz précise, dans son fameux *avertissement* destiné au public, que la Symphonie a été conçue comme un *opéra* – et comme un théâtre émotionnel qui convoque le cœur, l'esprit, la passion et l'âme d'un être amoureux, possédé par une vision obsédante et vénéneuse. La clarté de l'approche séduit et saisit jusqu'au tumulte infernal du *sabbat* nocturne. Elle met en lumière le plan dramatique de cet "opéra symphonique" et l'extrême raffinement de son orchestration où tous les pupitres sont mis en avant sans exception : combinaisons de timbres spécifiques, solos éblouissants (notamment les bois), Berlioz jubile en une langue nouvelle et régénérée, qui porte désormais la marque de toute la génération romantique. Le chef ouvrage avec un tact exceptionnel chacun des épisodes de cette vie d'artiste marquée par l'impuissance, la solitude, et la folie. Tout va croissant sur un rythme diabolique dans le tableau final (la 5ème partie) : hallucinations, délire et fièvre, coups du destin (morsures et grimaces des bassons idéalement sardoniques), chef et musiciens font entendre un seul corps palpitant soumis à des saccades rythmiques convulsives, des déformations monstrueuses et terrifiantes, en une course à l'abîme saisissante de vertiges et de secousses aiguës. **Nikolaj Szeps-Znaider** marque, sans appui et avec une grande clarté, chaque étape de cette descente aux enfers qui fait de la *nuit de Sabbat* le point ultime d'une chevauchée sans issue. Est-il besoin de préciser que c'est un triomphe ?...

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, le 15 juin 2024. SAINT-SAËNS / BERLIOZ. Orchestre National de LYON, Marie-Ange Nguci (piano), Nikolaj Szeps-Znaider (direction). Photos(c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Leonard Slatkin dirige un extrait de la “Symphonie fantastique” de Berlioz à la tête de l’Orchestre National de Lyon

CRITIQUE, concert. MONACO, Auditorium Rainier III, le 16 juin 2024. TCHAIKOVSKY / BRUCKNER. Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Pablo Ferrandez (violoncelle), Kazuki Yamada (direction).

C'est sur un éclatant succès que s'achève la saison 23/24 de l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, tandis que la saison 24/25, annoncée la veille, donne tout simplement le tournis, car c'est à nouveau les plus grands solistes et chefs de la planète qui viendront régaler le public monégasque – à l'instar de Martha Argerich, Anne-Sophie Mutter, Hélène Grimaud, Krystian Zimerman, Nathalie Stutzmann, Daniel Lozakovich, Charles Dutoit, Grigory Sokolov, Julia Fischer, Leif Ove Andsnes, Arcadi Volodos, Bertrand de Billy, Isabelle Faust... n'en jetez plus !



Pour l'heure, c'est le violoncelliste espagnol **Pablo Ferrandez** qui était invité sur le "Rocher" pour une interprétation des *"Variations sur un thème rococo"* op. 23 de **Piotr Illitch Tchaïkovsky**, au côté de la magistrale 5ème Symphonie d'Anton

Bruckner. Dans cette brillante composition, Tchaïkovski marque son attachement au style galant du XVIII^e siècle, en construisant autour d'un thème classique plein de grâce un ensemble de variations. Le prodige espagnol nous en livre une lecture immédiatement convaincante où le lyrisme poignant impressionne autant que la virtuosité sans faille de la cadence acrobatique. Mais le grand moment de cette première soirée restera indiscutablement la grandiose interprétation de la *Symphonie n° 5* de Bruckner par *Maestro Yamada* et "son" **Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** – qu'il dirige (musicalement et artistiquement) depuis neuf saisons maintenant !

Et le moins que l'on puisse dire, c'est que Yamada ne laisse pas l'auditeur se reposer dans le flux luxueux du son brucknérien, comme certains de ses confrères ne se privent pas de faire, et avec lui... la musique avance, poussée par une énergie intraitable ! Ce n'est pas une affaire de *tempo*, car le minutage indique une interprétation plutôt lente (près de 80 minutes...), mais à l'oreille il n'est pas question de lenteur, tant cette énergie seconde constamment le discours. Les *pizzicati* du deuxième mouvement sonnent autant mystérieux que déterminés, et le *tempo* lent du mouvement n'a pas ici grand-chose à voir avec la contemplation, mais plutôt la dureté de l'inéluctable. Il y a dans toute la symphonie une cohérence du propos qui appelle le respect, et cette détermination ne se montre toutefois jamais comme une manière de brutaliser la partition. Yamada, au contraire, laisse la musique respirer chaque fois qu'il le faut, et il sait faire évoluer la perspective pour éviter toute monotonie. Ce Bruckner qui ne cherche pas à être "agréable" s'avère admirable, et le **Philharmonique de Monte-Carlo** se met avec tous ses talents – ici notamment le hautbois de **Matthieu Petitjean** – au service de cette vision du chef d'oeuvre brucknérien magistralement maîtrisée. *Bravo !*

Et si la saison 23/24 est finie, l'OPMC n'est pour autant en

vacances, car ce ne sont pas moins de 6 concerts qu'il donneront – [dans le cadre du festival d'été « Concerts au Palais Princier »](#) -, entre le 11 juillet et le 8 août (nous y reviendrons...) !

CRITIQUE, concert. MONACO, Auditorium Rainier III, le 16 juin 2024. TCHAIKOVSKY / BRUCKNER. Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Pablo Ferrandez (violoncelle), Kazuki Yamada (direction). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Christian Thielemann dirige la Symphonie n°5 d'Anton Bruckner

CRITIQUE, festival. ISTANBUL : 52ème Festival de Musique Classique d'Istanbul (concert de clôture), Auditorium de l'IS Bank Tower, le 13 juin 2024. Récital de Kathia

Buniatishvili (piano).

Après avoir assisté à son concert d'ouverture ([le 21 mai, avec la jeune pianiste turque Ilyun Bürkev](#)), c'est au concert de clôture du 52ème Festival de Musique d'Istanbul que nous avons eu la chance d'assister, le récital d'une autre pianiste, l'une des plus médiatisées et célébrées de notre temps : la pianiste franco-géorgienne Khatia Buniatishvili !



Prévu le 1er juin, mais reporté au 13 après avoir été annulé en raison de l'état de santé de la pianiste, le concert n'a pas eu lieu dans le magnifique Opéra d'Istanbul (intégré à l'Atatürk Kültür Merkezi où nous avons assisté, la veille, [à une version chorégraphique de "Carmina Burana" dans le cadre d'un autre festival, lyrique et chorégraphique celui-là](#), ayant lieu au même moment à Istanbul...), mais à l'**Auditorium de l'IS Bank Tower**, l'un des plus hauts gratte-ciel de la mégapole turque, dans le quartier de Levent, un peu en marge du centre historique. L'Auditorium ressemble étrangement à celui qu'abrite la Principauté monégasque, le fameux Auditorium Rainier III, tant par son architecture intérieure que par sa capacité d'accueil en termes de places. La star du piano arrive dans une magnifique robe-fourreau noire, moins "décolletée" que de coutume cependant, et semble vraiment heureuse de jouer devant un public stambouliote auquel elle avait fait faux-bond deux semaines plus tôt.

Et c'est un programme très éclectique qu'elle propose, de **Satie** à **Liszt**, en passant par **Bach**, **Chopin** ou **Beethoven**, enchaînant toutes les pièces sans presque marquer de pause, sans entracte non plus, et sans qu'aucun applaudissement du public ne vienne entrecouper les différents ouvrages retenus ici. C'est par la Première des 3 *Gymnopédies* d'**Erik Satie** qu'elle débute son mini-marathon pianistique, comme c'est quasi une habitude chez elle de commencer ses récitals avec ce compositeur qu'elle affectionne tout particulièrement. Le mouvement "lent et douloureux" qu'indique la pièce permet de plonger le public dans une sorte de léthargie agréable, poursuivie par le *Prélude N°4* de Chopin, les deux pièces distillant une poésie inouïe, presque éthérée. Buniatishvili joue les deux morceaux comme deux supplications, murmurées et pleines de douceur.

Puis elle s'attaque au plus "gros" morceau de son récital, la célébrisissime *Sonate "Appassionata"* de **Ludwig van Beethoven**. Le souffle de l'inspiration est reconnaissable, chez cette

artiste assez inclassable et touche-à-tout. De façon fort pertinente, elle privilégie ici le geste à la mélodie, et le grand angle au gros plan : le thème du premier mouvement se fait vrombissement d'accords, ou celui du finale, cavalcade anxieuse. La dramaturgie de la sonate semble ainsi obéir à un décret supérieur, ou à une implacable nécessité ; et c'est au prix parfois, reconnaissons-le, d'une certaine brutalité, manifestée par des à-coups un peu trop rudes. Dans l'*Andante* central, on admire son soin du détail, surtout dans la première variation du thème, où Beethoven a félonnement multiplié les soupirs : intelligemment fidèle au texte, la pianiste trouve une qualité de timbre qui ne nuit nullement à la continuité de la ligne mélodique.



Après Beethoven, Bach, dans un arrangement de la *Suite orchestrale N°3* par la pianiste elle-même, tout en légèreté, finesse et grâce, conduite pensée et pesée des voix, *tempo* mesuré, nuances subtilement amenées... tout ceci fait montre d'un art de jouer du piano en vraie *Maestra*, que corroborer ensuite un poignant et mélancolique *Ständchen* extrait du *Schwanengesang* de Schubert. Une Mazurka de Chopin – suivie par les Barricades mystérieuses de **Couperin** – plus tard, c'est à nouveau au *Kantor* de Leipzig qu'elle revient avec à nouveau une transcription (de Liszt cette fois...) du *Prélude et Fugue pour Orgue* en La mineur, où son toucher incontestablement peaufiné, et sa sensibilité distillée l'impose comme une des grandes interprètes de Bach. Elle reste ensuite, et pour finir, avec **Franz Liszt**, l'un de ses autres compositeurs fétiches, dont elle interprète tour à tour la *Consolation N°3* et la *Rhapsodie Hongroise N°6*, deux morceaux, qui résument en a trois minutes d'intervalles le style et le tempérament de cette pianiste. Car son jeu n'est pas plus en demi-teinte que ses programmes tant elle n'hésite

pas à dilater dynamique et tempo avec une maîtrise époustouflante. Quitte à parfois donner l'impression, un peu simpliste, qu'il n'existe que deux nuances de tempo, le plus lent possible et le plus vite possible. Ainsi nous fait-elle passer le plus souvent d'un noble et prenant *lento* à un *presto* avec une urgence haletante qui sacrifie parfois au passage la lisibilité de la ligne musicale au profit de l'impact de la virtuosité. Dans les passages lents du premier morceau, elle fait preuve d'un toucher subtil et d'une conduite du discours irréprochable, réussissant l'ardu défi de ralentir à ce point le tempo sans jamais désagréger la phrase musicale. Dans les passages rapides de la deuxième, elle semble avoir dix doigts à chaque main tant les notes s'enchaînent avec une facilité déconcertante tout en demeurant, là aussi, admirablement phrasés. Enfin, dans les passages les plus puissants et fiévreux, elle fait preuve d'un engagement et d'une fougue de feu, brûlant le clavier sous ses doigts, et si le tempo va parfois trop loin pour la clarté musicale, la maîtrise de la sonorité reste sans défaut.

Emportée par sa générosité – et la standing ovation que lui réserve le public stambouliote à l'issue de la dernière pièce ! – elle lui offre deux bis, d'abord une échevelée interprétation de la *Grande Polonaise brillante* de Chopin, avant une délicate et très *jazzy* version de "La Javanaise" de Serge Gainsbourg, qui finit d'emporter l'audience. Si la pianiste géorgienne possède des détracteurs, voilà en tout cas une pianiste qui ne laisse jamais indifférent, et dont les prestations, d'un niveau pianistique époustouflant, sont pour nous à chaque fois des heures jouissives!

CRITIQUE, festival. ISTANBUL : 52ème Festival de Musique Classique d'Istanbul (concert de clôture), Auditorium de l'IS Bank Tower, le 13 juin 2024. Récital de Kathia Buniatishvili (piano). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Kathia Buniatishvili interprète le « 3ème Impromptu » de Franz Schubert

CRITIQUE, concert « sportif ». MONTPELLIER, Opéra-Comédie, le 13 juin 2024. Dylan Corlay : Tour d'orchestre(s) à bicyclette !

Avant les étapes juillettistes du Tour de France, le *Tour d'orchestre(s) à bicyclette* de Dylan Corlay fait étape ce 13 juin à Montpellier, sur son parcours de Saint-Quentin jusqu'à Nice. Le public est convié à un concert-spectacle rempli d'humour, labellisé « Olympiade culturelle » par les JO 2024.

Tour d'orchestre (s) à bicyclette : étape à

Montpellier !



Il était une fois un chef d'orchestre touche-à-tout, Dylan Corlay, marrainé par la fée Jeannie Longo. Tous deux imaginèrent une performance artistico-sportive consistant pour Dylan à se déplacer sur sa petite reine pour rallier des champions (olympiques et paralympiques), des musiciens et cyclistes anonymes dans son sillage. Avec le vent dans les rayons, chaque halte fut l'occasion de rencontres participatives et magiques avec les habitants. Chaque maison d'opéra ou de concert (du royaume) les accueillit en effet pour un spectacle avec leur propre orchestre à l'**Opéra-Comédie de Montpellier**. Participation, humour et performance furent les trois sortilèges que Dylan partagea avec les jeunes et les familles en liesse.

Ce spectacle musical et gestuel (mise en scène de **Jean-Daniel Senesi**) a le dynamisme des grandes fêtes populaires et l'esprit poétique des premiers films muets. Dylan porte d'ailleurs la moustache sophistiquée « 1900 » et la queue de pie par-dessus son short cycliste, tandis que les galops fin-de-siècle (Strauss, Offenbach) puis le *swing de Gospels* rythment la soirée. Ce spectacle vivant est PARTICIPATIF : l'auditoire est convié à chanter la mélodie de tubes classiques, accompagnés par l'orchestre *mezza voce*. De la *Petite musique de nuit* (Mozart) à l'ouverture du *Barbier de Séville* (Rossini), de *Bella ciao* au fier refrain du toréador dans *Carmen* (Bizet), les sollicitations sont exigeantes. Mais clairement dirigées par le chef tourné vers le public. Le tour européen n'est pas oublié par Dylan endossant les maillots aux couleurs de divers drapeaux : il s'ouvre sur l'Angleterre royale de *Pomp and Circumstance* (Elgar). Démarche plus inclusive encore, quelques classes de Montpellier et de Nîmes ont préparé les chœurs de l'*Hymne à la joie* (4 jours après le scrutin des Européennes), de *Carmen* et l'iconique « chanson à bicyclette ». Réparties en demi-cercle au balcon, les jeunes voix englobent l'auditoire et jusqu'au plateau de l'orchestre.

L'HUMOUR irrigue le montage musical d'un concert, sans programme papier. Si quelques mouvements d'œuvre-clé sont entièrement interprétés, c'est soit un pur moment poétique, soit la B.O. d'un gag, telle la mort du chef sur la *Marche funèbre* (Chopin, *Sonate op. 35*), puis sa résurrection sur le lever du jour de *Peer Gynt* (Grieg). Gag plus attendu, le départ successif des instrumentistes sur l'*Adagio* final de la *Symphonie des adieux n° 45* (Haydn) suggère-t-il la permanence des revendications sociales ? Actionnés par le chef enfourchant son mini vélo, les klaxons accompagnent les contretemps de la valse du *Danube bleu* (J. Strauss). Plus subversifs, les pas de côté se situent dans la filiation des concerts Hoffnung. Plusieurs méli-mélo ponctuent en effet le show. Enchaîner la chanson des Tri Yann avec la Pavane de Fauré, puis la *Toccata en ré mineur* (J.-S. Bach) dans une

orchestration de Dylan Corlay : c'est un défi que relèvent les musiciens de l'**Orchestre national de Montpellier** (OONM). Pour d'autres numéros, le Tour devient l'enchaînement de standards du répertoire, assenés en *pitch* de 5 secondes – *Les Quatre saisons*, les trompettes d'*Aïda*, l'ouverture du *Freischütz* et les trois coups du destin de la *Cinquième* de Beethoven caracolent avant de se fondre dans un joyeux vacarme.

Enfin, ce *show* est SPORTIF lorsque le chef invite des athlètes montpelliérains sur son Tour. Sur l'*Habenera* de Carmen (Bizet), **Alex Jumelin** (quatre fois champion du monde dans la discipline *BMX Flat*) éblouit le public par ses périlleuses circonvolutions sur l'étroit devant de scène. La *break dance*, elle aussi nouvelle discipline des JO, fait ensuite irruption. Trois jeunes *breakdancers* font assaut de sauts et de rotations, superbement calés sur des roulements percussifs. La fièvre ne descend pas lors du final *Tico-Tico* (Zequinha de Abreu). La performance sportive, c'est aussi celle des musiciens aux taquets, aux taquets lors des enchaînements, et parfois en autonomie sous l'archet-baguette de la violon solo (Aude Périn-Dureau) de l'OONM.

Conjuguer la culture, le sport et les modes doux de transport : quel lien social ! Aussi, la captation de ce concert-spectacle par FR3 est attendue avec impatience...

CRITIQUE, concert « sportif ». MONTPELLIER, Opéra-Comédie, le 13 juin 2024. Dylan Corlay : Tour d'orchestre (s) à bicyclette ! Photos (c) OONM.

**CRITIQUE, concert. 41ème
Festival de Musiques
Anciennes de Maguelone,
Cathédrale de Maguelone, le 8
juin 2024. Alexander Chance
(contre-ténor), Ensemble Les
Ombres, Margaux Blanchard
(direction).**

Jusqu'à demain soir – pour son concert de clôture,
avec rien moins que le grand Bill Christie (au
clavecin) accompagné de son jeune mais néanmoins
tout aussi talentueux acolyte Théotime Langlois de
Swarte (au violon), dans un programme
Leclair/Sénaillé que les deux compères ont donnés
un peu partout en Europe... -, le Festival de
Musiques Anciennes de Maguelone (dont Sylvain
Sartre, le co-fondateur de l'ensemble Les Ombres
aux côtés de Margaux Blanchard, reprend le
flambeau, à partir de cette nouvelle édition du
festival, des mains de son fondateur, Mr Philippe
Leclant) fait la joie des mélomanes amateurs de
musique baroque des environs de Montpellier (et de
bien au-delà) !



Mais c'est Margaux Blanchard qui assurait – seule et depuis sa viole de gambe (dont elle est l'une des interprètes les plus recherchées...) – la direction musicale de « son » ensemble **Les Ombres**, lors du concert du 8 juin, qui a permis à une audience venue en masse (le concert affichant complet) de découvrir le grand talent du contre-ténor britannique **Alexander Chance**... rien moins que le fils du fameux contre-ténor Michael Chance, une vraie dynastie de chanteurs *alla Deller* pourrait-on oser dire !...

Sous les superbes voûtes de l'édifice roman, trônant au milieu des marais, ont résonné des airs et pièces musicales des plus grands compositeurs des XVII^e et XVIII^e siècles : **Monteverdi, Haendel, Porpora, Purcell, Caldara**... Le cul de four de l'église, en fonction des airs, se parent de couleurs chaudes ou froides, du bleu acier au rouge sang, participant à la magie de la soirée, l'oeil étant ici tout aussi sollicité (et conquis !) que l'oreille. Et quelle bonne idée, de la part de Margaux Blanchard et du jeune contre-ténor, de ne pas avoir

“figé” le concert, mais au contraire d’avoir démultiplié les poses et les points de vue, le chanteur comme les solistes instrumentaux exécutant les morceaux sur les bancs placés à droite ou à gauche du clavecin (tenu par **Brice Sailly**), voire assis (pour le premier) sur le bord de l’estrade, à moins de deux mètres du public, renforçant le lien entre l’artiste et son public, tout en générant une émotion encore plus forte du fait de cette incroyable proximité.

C’est par un répertoire qui est celui de base de tout contre-ténor britannique, celui de **Henry Purcell**, qu’**Alexander Chance** débute son récital, avec l’air “Strike the viol” extrait de la *Birthday Ode for Queen Mary*, enchaîné avec “One charming night” (*The Indian Queen*) et “Here the Deities” (*Ode for St Cecilia’s day*)... du même Purcell ! Sont ainsi confrontés, au fil de cette triple sélection purcellienne, les divers aspects complémentaires ou antinomiques de la psychologie complexe du compositeur. Et l’on peut compter sur la voix ductile et lustrale d’Alexander Chance pour les magnifier. Son timbre vif-argent idéal pour ce répertoire tend au sublime tantôt dans un registre mélancolique, tantôt sous le masque plus émancipé de l’extraversion, en fonction des airs. Mais encore, cette voix presque irréelle peut se nimer de féérique tendresse au fil de pages plus aériennes (en bis, nous auront droit au sublime “Music for a while” !), l’intelligence du texte étant par ailleurs magnifiée tant par une claire et parfaite articulation que par une abondante et judicieuse ornementation aux ressorts quasi instrumentaux. Et la formation baroque (pendant trois ans en résidence à l’Opéra de Montpellier tout proche entre 2018 et 2021...) composée ici – en plus des deux artistes déjà cités – de **Marie Sablonnière** à la flûte et **Gabriel Rignol** à l’archiluth, lui sert de formidable écrin.

C’est ensuite dans un répertoire italianisant qu’il s’attèle, avec des arias extraites de *L’Orfeo* de Rossi (“Lasciate Averno”), des *Lodi de Augusto* d’**Antonio Caldara** (“Merta il

Propizio"), et plusieurs autres signées du *Caro sassone* (**Georg Friedrich Haendel**), tirées de ses opéras *Amadigi di Gaula* et *Rodelinda*. Comme souvent, avec les (jeunes) contre-ténors, le britannique se montre à son meilleur dans les airs lents et introspectifs, qui permettent à sa voix douce et melliflue de se déployer ici dans d'infinies nuances : « Sussurrate, onde vezzose » d'*Amadigi* fourniront à l'auditeur autant de moments de grâce, mais la théâtralité de « Stille amare » de *Tolomeo* ou de « Fra Tempeste funeste » de *Rodelinda* n'en sonnent pas moins convaincants que les airs "lents", et l'on sent dans ces pages quel acteur il doit être dans une production scénique ! Les airs à vocalisation rapide, s'ils mettent en avant l'exceptionnelle virtuosité du chanteur, confirment également l'assise théâtrale du jeune artiste que l'on est donc impatient d'entendre sur une scène lyrique dans le rôle-titre d'un *Giulio Cesare* ou *Rinaldo* !

CRITIQUE, concert. 41ème Festival de Musiques Anciennes de Maguelone, Cathédrale de Maguelone, le 8 juin 2024. Alexander Chance (contre-ténor), Ensemble Les Ombres, Margaux Blanchard (direction). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO I : Alexander Chance interprète « In darkness, let me dwell » de John Dowland (accompagné de Toby Carr au luth).

VIDEO II : Alexander Chance chante « Es ist vollbracht » (Passion selon St Jean) de Bach :

**CRITIQUE, concert. BAYREUTH
(Bavière), Théâtre des
Margraves, le 8 juin 2024. «
Baroque à Bayreuth » : CPE
Bach, Rameau, Haydn, Mozart.
Orchestre des Pays de Savoie,
Bruno Procopio (direction)**

Fabuleux Bruno Procopio dont le sens du
rythme, l'esprit des nuances et une
connaissance idéale des inflexions
requises stimulent les instrumentistes de
l'Orchestre des Pays de Savoie. Osez
jouer en un même programme les classiques
viennois (Haydn et Mozart), et les
derniers baroques [mais les plus
éblouissants tels Carl Philip Emmanuel
Bach et l'illustre Jean-Philippe Rameau],
relève de l'exploit.

La vitalité, le caractère, la flexibilité virtuose qu'exige
chaque compositeur, est un défi que peu d'orchestres modernes

décident de relever ; pourtant au-delà de la prouesse affichée, c'est tout l'Orchestre qui apprend de nouveaux réflexes et une compréhension technique et expressive qui les font indubitablement progresser. Contre l'esprit routinier qui plombe nombre de phalanges françaises, voilà une expérience qui le fait même implorer.

Après des sessions de répétitions acharnées [à Annecy où les instrumentistes ont leur salle habituelle], la magie du concert, le feu des musiciens exposés dans la salle produisent de somptueuses réussites : ce soir en est une, d'autant plus dans le prestigieux... Théâtre des Margraves à Bayreuth, joyau architectural du plein XVIIIème, édifié entre 1744 et 1748 (soit précisément l'époque où Rameau, alors compositeur officiel de la Cour de Louis XV à Versailles, est au sommet de sa gloire !).

Le Théâtre bavarois qui a conservé de façon exceptionnelle, son état d'origine, comme c'est le cas de Drottningholm ou de l'Opéra Royal de Versailles, offre une acoustique sèche mais superbement détaillée, soit un écrin idéal pour ce programme intitulé « Baroque à Bayreuth ».



L'Orchestre des Pays de Savoie et Bruno Procopio à Bayreuth © Orchestre des Pays de Savoie

Jouer Rameau paraît d'autant plus pertinent que le plus grand compositeur français du XVIII^{ème} fait figure d'exception dans un lieu marqué par l'influence italienne [toute l'esthétique et le plan de la salle sont conçus par Bibiena] ; où on lui préfère ordinairement et presque exclusivement les auteurs germaniques [Haendel, Gluck,...].

Quelle opportunité de [re] découvrir alors les Pièces de clavecin en concert de Rameau, ce dans une version méconnue [en Sextuor] qui éprouvent au delà de leur zone de confort habituel, tous les instrumentistes de l'Orchestre.

Le concert en Bavière élargit encore la zone d'activité de l'Orchestre des Pays de Savoie déjà fortement établi dans l'arc alpin, entre France, Suisse, Italie, et qui rayonne ici d'un éclat régénéré jusqu'à Bayreuth (Bavière) dont il souligne aux côtés de l'ancrage wagnérien, l'histoire et le très riche patrimoine des Lumières [commanditaire du Théâtre,

la Margrave Wilhelmine, sœur du fameux Frédéric de Prusse – dit « Le grand » -, était musicienne, librettiste, amie de Voltaire].

**Vertiges baroques à Bayreuth...
Sous la direction éruptive, élégante de
Bruno Procopio,
L'Orchestre des Pays de Savoie exporte sa
flamme jusqu'en Bavière**



C'est cet esprit brillant et profond qui se réalise ce soir, meilleur accomplissement qui fusionne virtuosité et sentiment, en cela révélateur d'une période où les esthétiques se succèdent dans une effervescence féconde : baroque des Lumières, préclassicisme, classicisme... En concordance avec le raffinement des lieux, c'est la haute tenue de l'orchestre, une élasticité heureuse et synchrone que le maestro recherche, capte et stimule.

D'entrée les extraits du ballet « **Les Petits Riens** » de **Mozart** affirment la plénitude et la cohésion sonore de l'Orchestre qui pour ce programme ne compte que les cordes ; l'enchaînement des 7 pièces révèle l'agilité des violons I, des altos, la réponse des violoncelles et de la contrebasse (en un soutien aussi solide que flexible).

Admirable, la réactivité des instrumentistes aux indications du chef qui dirige du clavecin, avec à la clé, regards et sourires incitatifs, indications par les épaules, et tout le buste ; en cela idéalement soutenu par la superbe implication du premier violon, **Emma Gibout**. L'instrumentiste transmet à tout l'orchestre énergie et précision ; le collectif recherche constamment cette respiration fédératrice, d'un seul tenant, à la fois naturelle et finement articulée, faisant jaillir le chant tendre, nostalgique, ou facétieux, sur un tapis d'instruments qui tricotent à plein régime.

Plus abouti encore, le **Carl Philipp Emanuel Bach** (*Symphonie n°1*) déploie rythmique et harmonique constamment changeantes, qui surprennent et emportent ; les cordes suractives apportent une élasticité précise et nerveuse ; le style « emfindsamkeit » y éblouit par son intensité, sa flamme ... où rayonne l'esprit du jeu entre les violons I et les violoncelles qui font jeu égal entre énergie, expressivité, rebonds.

L'œuvre trouve un écho évident dans le « **Divertimento** » de **Mozart** [Allegro] qui semble reprendre l'esprit de syncope, la

finesse des contrastes, toute la construction marquée par la surprise et même l'urgence.



L'Orchestre des Pays de Savoie et Bruno Procopio à Bayreuth © Orchestre des Pays de Savoie

Pièce maîtresse et concentré de difficultés à vaincre (articulation, choix des accents, tenue d'archet,...), les 7 séquences des **Concerts de Rameau** : la recherche de couleur [malgré l'unicité des cordes], l'élan de la danse, l'audace rythmique, la construction polyphonique complexe, le chant d'une volupté saisissante, entre langueur et nostalgie, triomphent ici ; ils trouvent en Bruno Procopio, un guide idéal, connaisseur dans les moindres détails du génie Ramélien ; cet équilibre esthétique, produit d'une compréhension organique du matériau, convainc particulièrement dans l'enchaînement de **La Forqueray** puis de **La Cupis... La Poule** qui achève le cycle, dans ses accents pointés frénétiques, sa carrure surexpressive, finit d'exposer tous les pupitres dans

un dialogue alternatif où l'évocation de suggestive à parodique, devient joute belliqueuse... impérieuse surenchère. L'équilibre sonore, le principe du dialogue (énoncés, réponses) dévoilent là encore l'insolente flexibilité des musiciens qu'électrise la richesse poétique de la partition.

Pièce ultime de la seconde partie, après le Divertimento de Haydn (où se déploie à nouveau en liberté, le jeu des équilibres entre les pupitres), le « **Divertimento** » **KV138 de Mozart** fait surgir une toute autre couleur complémentaire, emblématique du génie mozartien : cette gravité évanescence et une profondeur (Andante) que les instrumentistes sous l'impulsion constante du chef, nourrissent et cisèlent avec un tact naturel. Les musiciens quittent la scène sous des applaudissements nourris, après avoir joué en « bonus » de fin, la pièce d'un auteur brésilien dont les rythmes et les mélodies qui s'entrechoquent et se stimulent, forment un écho tout en sensualité et désinvolture, aux pièces précédentes, elles aussi furieusement dansantes, signées de l'inégalable Rameau.

Au terme de sa saison 23 / 24, ainsi magnifiquement jalonnée, à l'aube de sa prochaine [2024-2025] qui marque ses 40 ans, l'Orchestre des Pays de Savoie affirme un dynamisme exemplaire, où l'exigence s'associe à la prise de risque. Ce concert Baroque à Bayreuth indiquerait-il une évolution décisive dans le travail de la phalange savoyarde ?

Entre exploration assumée et défis relevés, l'Orchestre des Pays de Savoie qui intègre la pratique historiquement informée, de surcroît en se frottant aux compositeurs les plus redoutables, promet dans les mois qui viennent de nouveaux accomplissements. A n'en pas douter, il sera plus à son aise encore en juillet prochain, lors de **la reprise de ce même programme** (la Sinfonia n°4 de Michel Corette remplacera la Symphonie n°1 de CPE Bach), **à Valloire (72) le 22 juillet 2024** (« *Visions* *Bucoliques* » : <https://orchestrepayssavoie.com/concert/visions-bucoliques/>).

A suivre.

LIRE aussi notre ANNONCE du concert événement « BAROQUE A BAYREUTH » par l'Orchestre des Pays de Savoie (Bruno Procopio, direction), le 8 juin 2024 : [https://www.classiquenews.com/bayreuth-baviere-orchestre-des-pays-de-savoie-bruno-procopio-le-8-juin-2024-cpe-bachsymphonie-n1-rameau-concerts-en-sextuor-mozart-les-petits-riens/#:~:text=BAYREUTH%20\(Bavi%C3%A8re\).-,Orchestre%20des%20Pays%20de%20Savoie%2C%20Bruno%20Procopio%2C%20le%208%20juin,MOZART%20\(Les%20Petits%20Riens\)%E2%80%A6](https://www.classiquenews.com/bayreuth-baviere-orchestre-des-pays-de-savoie-bruno-procopio-le-8-juin-2024-cpe-bachsymphonie-n1-rameau-concerts-en-sextuor-mozart-les-petits-riens/#:~:text=BAYREUTH%20(Bavi%C3%A8re).-,Orchestre%20des%20Pays%20de%20Savoie%2C%20Bruno%20Procopio%2C%20le%208%20juin,MOZART%20(Les%20Petits%20Riens)%E2%80%A6)

CRITIQUE, concert. BAYREUTH (Bavière), Théâtre des Margraves, le 8 juin 2024. « Baroque à Bayreuth » : CPE Bach, Rameau, Haydn, Mozart. Orchestre des Pays de Savoie, Bruno Procopio (direction)

BAYREUTH (Bavière). Orchestre des Pays de Savoie, Bruno Procopio, le 8 juin 2024. CPE BACH(Symphonie n°1), RAMEAU (Concerts en Sextuor), MOZART (Les Petits Riens)...

CRITIQUE, concert. NANTES, Cité des congrès, le 4 juin

2024. ORCHESTRE NATIONAL DES PAYS DE LA LOIRE. VERDI : Requiem. Nina Bezu, Okka Von der Damerau, Jinxu Xiahou, René Pape. Sascha Goetzel, direction.

Après Angers [carton plein dans l'auditorium acoustiquement idéal du Centre de congrès], 3^e et dernière représentation du Requiem, ce soir à Nantes, à la Cité des Congrès pleine à craquer... **L'ONPL, Orchestre National des Pays de la Loire** a su fidéliser un public de plus en plus nombreux ; il le montre encore ce 4 juin, devant un parterre des grands soirs, dans une partition digne des lieux. Qui plus est, les abonnements de sa nouvelle saison 2024-2025 totalisent **déjà 5000 engagements vendus** ! Un record qui en dit long sur le besoin des ligériens comme des français en terme de culture et de musique vivante. Il est plus que temps que l'État [et ses subventions bloquées qui ne suivent pas l'inflation] reconnaisse enfin un statut spécifique pour la musique comme bien de première nécessité et réadapte son soutien en conséquence,...

Ce soir, les effectifs sont impressionnants (près de 180 artistes sur scène), regroupant outre les instrumentistes de l'Orchestre à son complet, les deux chœurs emblématiques de la Région, **le Chœur d'Angers Nantes Opéra** et **le Chœur de l'ONPL**, lesquels assurent non sans autorité et articulation, les vagues terrifiantes entre autres, du « ***Dies irae, Dies illa*** » ... leur ampleur, toujours très soucieuse du texte, exprime la majesté des forces divines en présence ; entité fracassante du Jugement Dernier, mais aussi force

compatissante et même attendrie, que ne cessent de solliciter, en véritables intercesseurs de luxe, les solistes du quatuor vocal.



A ce titre, aucune faute parmi les chanteurs invités : ils éblouissent séquence après séquence ; de la basse altière et fraternelle, **René Pape**, au ténor **Jinxu Xiahou** capable de phrasés idéalement projetés [superbe « Hostias »] ; piliers de la soirée, les deux cantatrices, la mezzo **Okka von der Damerau**, wagnérienne justement applaudie ; ce

soir, orante implorante, juste, d'une sincérité qui captive et bouleverse ; comme l'est aussi sa consœur, la soprano **Nina Bezu**... chacune incarne la prière des défunts perdus dans le vortex, en quête de lumière et de salut ; il revient à la soprano, le défi de porter tout le « ***Libera me*** » final, cette traversée ultime dont les épreuves surmontées coûte que coûte et vaincues de haute lutte, préparent à l'élévation tant attendue, dans un dernier murmure intime, plein d'espérance. Et le Requiem s'achève ainsi comme il a commencé, dans la promesse d'une aube effleurée où les qualités de suggestion des musiciens sonnent ce soir, idéales. Photo : DR / ONPL

Maître de l'opéra, Verdi s'entend à merveille dans l'expression de l'effroi du pêcheur démuné, comme dans la prière collective et individuelle. **La direction de Sascha Goetzel aussi engagée que détaillée**, l'a bien compris et mesuré : le maestro directeur musical de L'ONPL qui achève ainsi sa 2ème saison, sait ciseler chaque épisode, veillant constamment à l'équilibre sonore (malgré l'ampleur des effectifs) – le texte ne se perd jamais ; il structure même tout l'édifice en veillant à la clarté explicite du caractère

de chaque morceau.

Aboutissement du travail des deux chefs de chœur (**Valérie Fayet** pour le Choeur de l'ONPL ; **Xavier Ribes** pour le Choeur d'Angers Nantes Opéra), et de la direction du maestro, l'architecture du cycle dans son entier se dévoile dans un continuum dramatique parfaitement canalisé ; à travers le texte latin, VERDI organise une monumentale prière, à l'adresse du Dieu de miséricorde, seule instance habilitée à sauver les âmes, en réalité autant des défunts que des proches endeuillés. C'est pourquoi le Requiem de VERDI nous touche plus qu'aucune autre partition sur ce thème.

Tout converge vers le « Lacrymosa » qui clôt l'impressionnant corpus qui succède immédiatement au préambule ; puis dans l'Offertoire, somptueuse célébration de la communauté humaine unie et solidaire dont la ferveur et toute l'espérance se concentre dans la partie des quatre solistes, alors particulièrement exposés.

Le chef prodigue de fabuleux contrastes comme il sait ralentir les tempi quand la force et la profondeur du texte l'exigent. Tout s'articule dans une conception très incarnée mais aussi tendre de la musique. L'arche prend un second envol dans la pétillant « **Sanctus** », à l'éclat (et l'urgence même)... « falstaffiens » [y compris dans l'orchestration].

Que l'on soit croyant ou pas, la puissance de la partition, sa fabuleuse sincérité conduisent l'auditeur dans un cheminement sonore et spirituel qui ébranle, trouble, voire bouleverse. C'est assurément ce que se produit ce soir parmi le public, en particulier au terme du « **Libera me** », où la voix de la soprano est moins cet ange thuriféraire que l'âme même des morts, ravie, enfin apaisée, dans la lumière. Soirée mémorable.

CRITIQUE, concert. NANTES, Cité des Congrès, le 4 juin 2024.

VERDI : Messa da Requiem. Ana Bezu, Okka von Der Damrau, tenor, René Pape. Chœur de L'ONPL, Chœur d'Angers Nantes Opéra, **ONPL Orchestre National des Pays de la Loire.** Sascha Goetzel, direction

Nouvelle saison 2024 – 2025

Découvrez ici la nouvelle saison 2024 – 2025 de l'ONPL **ORCHESTRE NATIONAL DES PAYS DE LA LOIRE** – les abonnements sont disponibles avec toutes les formules en ligne, à l'unité, par cycle thématique, par package... :

<https://onpl.fr/>

CRITIQUE, festival. ALMADA, 4ème Festival de Musica dos Capuchos, le 1er juin 2024. MOZART / WEBERN / SCHUBERT / BEETHOVEN. Elisabeth LEONSKAJA (piano).

Pour sa **4ème édition**, le **Festival de Musica dos Capuchos** à Almada au Portugal (de l'autre côté du Tage, en face de Lisbonne) monte toujours plus en

puissance et gagne en notoriété et en rayonnement avec la venue d'ensembles et d'artistes de renommée internationale, grâce à l'enthousiasme de son infatigable directeur artistique, **Filipe Pinto-Ribeiro**. Et c'était le cas du concert d'ouverture (le 29 mai) qui mettait à l'affiche la jeune phalange symphonique française (fondée en 2020 par le violoncelliste **Victor Julien-Laferrière**), l'**Orchestre Consuelo** (dans des *Symphonies* beethovéniennes), tandis que jusqu'au 21 juin se produiront des orchestres ou des artistes de l'envergure de l'**Ensemble Paganini de Vienne** (le 7/6), le pianiste ukrainien **Roman Fediurko** (le 15/6), l'**Orchestre de Chambre de Berlin** (le 16/6), ou encore le **DSCH – Schostakovich Ensemble** (le 21/6)... et pour la première fois au festival, un opéra (de chambre) de **Philipp Glass** : "***In the penal colony***" (nous y reviendrons).



Et le 1er juin – dans le lieu “historique” du festival, à savoir la **Grande salle du Couvent des Capucins** (Covento dos Capuchos), d’une capacité cependant limité à 200 places/personnes (mais parfaite pour son acoustique comme sa proximité avec les artistes) -, c’est l’immense pianiste russo-autrichienne (né en 1944 en Géorgie) **Elisabeth Leonskaja** que nous avons eu la chance et le bonheur d’entendre en récital, dans un lieu autrement intime [que le Grand-Théâtre de Provence deux mois plus tôt](#) (dans un programme 100 % Schubert). Comme dans la cité provençale, c’est d’un pas plein d’allant qu’elle se dirige vers son piano, attaquant la *18ème Sonate pour piano* en ré majeur (KV 576) de **W. A. Mozart** sitôt assise sur son tabouret, et sans attendre la fin des discussions d’un public portugais pas toujours très respectueux (ou au fait...) des “règles” qui s’appliquent aux salles de concert...

La dernière sonate composée par le génie de Salzbourg permet de goûter l’un de ses pages radieuses, tout en réunissant par

ailleurs les qualités digitales de la pianiste. Le dialogue constant entre les différents caractères est soutenu par un *cantabile* nerveux qui s'épanouit avec panache et un véritable sens du théâtre, mais à la gaieté apparente, à laquelle se joint parfois une pointe d'humour et de facétie, apparaît également sous les doigts de la pianiste une couleur plus dramatique. Elle enchaîne sans transition avec *Les Variations* op. 27 d'**Anton Webern**, quand bien même si éloignées dans le temps comme en esprit, par rapport à la pièce précédente. Cette œuvre singulière, dont l'écriture sérielle donne parfois lieu à une lecture abstraite et sèche, Leonskaja elle la comprend, l'incarne, la rend expressive et colorée, et surtout nous la fait comprendre et aimer. Elle devient sous ses doigts primesautiers merveilleusement chantante, poétique, et spirituelle, notamment dans un début du troisième mouvement particulièrement "dansant". C'est ensuite à sa passion pour **Franz Schubert** qu'elle s'adonne, avec une exécution de son *Klavierstücke* D 946 – qui célèbre l'idylle privée et un certain plaisir de vivre. Impromptue, vive et mordante, cette pièce en trois mouvements est rendue de manière incisive, mais aussi une certaine légèreté, parfois aérienne et là encore dansante...

L'entracte n'est pas de trop pour laisser le temps de reprendre ses esprits, et après la pause, c'est à la dernière *Sonate* de **Ludwig van Beethoven** (la 32ème, opus 111) que la grande Dame du piano s'attèle. Elle débute par un *Maestoso* assombri par la pédale et le doigté relativement "martelé" de la pianiste, avant un flot d'arpèges, rapidement coupé dans son élan... pour être relancé encore plus vite. Le traitement des variations du deuxième mouvement clôt avec une intelligence rare ce concert, auquel s'ajoutent deux *bis* de **Claude Debussy**, le prélude "*Feux d'Artifices*" et "*La plus que lente*", qui est comme un moment d'éternité que l'on emportera pour longtemps avec soi...

Puissent les pianistes de vingt ans s'inspirer de cette

Légende vivante du piano, et conserver à sa suite l'authentique jeunesse : c'est toute la postérité que l'on souhaite à Mme Elisabeth Leonskaja... que l'on espère entendre encore long tellement le temps ne semble d'aucune prise sur elle !

CRITIQUE, festival. ALMADA, 4ème Festival de Musica dos Capuchos, le 1er juin 2024. MOZART / WEBERN / SCHUBERT / BEETHOVEN. Elisabeth LEONSKAJA (piano). Photos (c) Rita Carmo.

VIDEO : Elisabeth Leonskaja interprète les 3 dernières Sonates pour piano de Beethoven

**CRITIQUE, concert.
MONTPELLIER, Opéra Berlioz,
le 31 mai 2024. BEETHOVEN /
MAHLER. Orchestre National
Montpellier Occitanie /
Alexandre Tharaud (piano) /**

**Michael
(direction) .**

Schonwandt

Dans un **Opéra Berlioz** plein à ras bords, le dernier concert symphonique de **l'Orchestre National Montpellier Occitanie** ne serait-il pas le meilleur de **la saison 23/24** ? Avec le retour du chef d'orchestre **Michael Schønwandt** et la puissance de jeu du pianiste **Alexandre Tharaud**, la musique classique est bien notre « patrimoine public » : une expression maniée par le porte-parole des musiciens, en préambule au concert, afin de dénoncer les coupes budgétaires du ministère de la Culture.

Plénitude beethovenienne avec Alexandre Tharaud



Quel brio associer au **3ème Concerto opus 37** de **Ludwig van Beethoven** ? C'est à quoi s'emploient en connivence Alexandre Tharaud et l'Orchestre National de Montpellier sous la baguette de M. Schønwandt. La large introduction orchestrale dynamise déjà l'*Allegro con brio* en instaurant la plénitude sonore et le rebond caractéristique du génial symphoniste, amplifié des timbales jusqu'aux autres pupitres. Dans ses pas, le pianiste aborde son entrée *via* le toucher percutant du thème incisif, puis change de cap pour faire chanter le tendre phrasé du second thème. La *Cadenza* virtuose s'en souviendra. Au fil du *Largo*, son dialogue chambriste avec les vents de l'orchestre (flûte, basson, cor) ménage une plage belcantiste de belle tenue. *A contrario*, la plénitude devient fougueuse dans les épisodes du *Rondo* conclusif. L'inventivité et la virtuosité du pianiste s'immiscent dans les accentuations que Beethoven, fin rythmicien, sème au cours d'une danse faussement simple. Après les acclamations de l'auditoire, nous sommes moins séduits par le *bis* du pianiste, froide

transcription de la *Sicilienne* de la *Sonate BWV 1031* de J. S. Bach.

Alchimie sonore de Mahler sous la direction de Michael Schønwandt

En ce mois de mai où tout bourgeonne, la **4ème Symphonie** de Gustav Mahler (1901) déploie ses quatre mouvements comme autant de ramifications du vivant. Irrigué par les thèmes clairement profilés, le frémissement pastoral de la vie envahit le 1er mouvement « *Bedächtig, nicht eilen* » (*Réfléchi, sans se précipiter*). Le chef conduit en effet la mobilité *giocosso* des *tempi* par le truchement d'excellents pupitres de l'orchestre montpelliérain, notamment des bois et du cor *solo*. Au cours des mouvements suivants, le sarcastique et le populaire (violon solo), le sublime chant de violoncelles (*Poco Adagio*) animent le parcours. En combinant l'alchimie des timbres, mais aussi celle des nuances différenciées par pupitre, l'expressivité mahlérienne se dévoile. Cette hypersensibilité culmine lors de l'éclat *fortissimo* du *tutti* ; quelle ardeur chez les musiciens réunis autour de leur ancien directeur musical ! Si la ductilité et l'aigu angélique de la soprano **Cyrielle Ndjiki** sont appropriés au *Lied* de l'*Himmlische Leben* (*La Vie céleste*, tirée du *Cor merveilleux de l'enfant*), sa conduite de phrases manque de direction. Néanmoins, ce final extatique, d'une innocence sans équivalent, emballe le public enthousiaste de l'Opéra Berlioz.

« Dodo Tharaud » en prime !

En troisième mi-temps du concert, aux alentours de 23 heures, le public peut accéder au « *Dodo Tharaud* » pour la modique somme de 10 euros. Ce nouveau concept consiste en une sorte de sérénade nocturne *a mezza voce*, initiée par les propos

apaisants et thérapeutiques du pianiste à ses auditeurs allongés dans la pénombre de l'arrière-scène (Opéra Berlioz). Elle associe la détente corporelle et psychique de l'auditoire à une sélection de pièces interprétées par six complices – soit des musiciens du concert symphonique, réunis autour du soliste et du chef d'orchestre. Tissant une voûte étoilée, la *lère Gnossienne* d'**Erik Satie** s'étire jusqu'aux pas félins d'une clarinette basse, *Molto tranquilo* (3 *Pièces* d'**Igor Stravinsky**), puis vers les chuchotements de *Summertime* ou de la *Habanera* de **Kurt Weill** (*Youkali*). Le conte de la *Belle au bois dormant* (*Ma mère l'Oye* de **Maurice Ravel**) enjambe ces fragments jusqu'aux *Tränen translucides* de **J. Widmann** (violon, clarinette et piano). En interlude, la lecture de poèmes en danois (**Emil Aarestrup, Tove Ditlevsen, Inger Christensen**) embarque le dormeur éveillé vers des horizons chimériques qui se diluent dans la chanson de Barbara, « *Septembre* ». Sans applaudissements (proscrits), les musiciens s'éclipsent à pas de velours. Auditrices et auditeurs s'ébrouent, captivés et même capturés par cette déambulation poétique aux portes de la nuit.

CRITIQUE, concert. MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 31 mai 2024. BEETHOVEN / MAHLER. Orchestre National Montpellier Occitanie / Alexandre Tharaud (piano) / Michael Schonwandt (direction). Photos (c) Marc Ginot.

VIDEO : Alexandre Tharaud interprète « *Les Barricades mystérieuses* » de François Couperin